

Le dilemme darwinien de Sharon Street et la stratégie naturaliste

Guillaume Soucy*

Après avoir procédé à l'examen de l'argument du dilemme darwinien de Sharon Street afin d'en faire ressortir les éléments les plus importants, le présent article se penchera sur les réponses qu'offrent certains philosophes réalistes afin de déterminer en quoi la stratégie naturaliste n'est pas en mesure de répondre aux défis posés par celui-ci. Nous nous intéresserons aux réponses de David Enoch, David Copp, Christine Tappolet et Mauro Rossi. Deux éléments de leurs réponses seront principalement examinés, tout d'abord à savoir si leur théorie respecte la taxonomie du réalisme moral que critique Street, et leur explication de la relation entre influences darwiniennes et les faits évaluatifs indépendants qu'ils postulent. Mots-clés : Métaéthique, constructivisme moral, Sharon Street, réalisme moral, anti-réalisme, normativité.

L'article de Sharon Street « A Darwinian Dilemma for Realist Theories of Value » aura fait couler beaucoup d'encre depuis sa parution en 2006. On peut supposer que le fait qu'on se soit autant intéressé à son texte est sans doute un indice de la qualité de l'argument qu'elle y défend. Pourtant, c'est surtout pour critiquer la thèse défendue par Street que plusieurs auteurs auront pris parole. Il est vrai que l'idée que la philosophe avance peut sembler quelque peu choquante pour certains : quiconque voudrait être réellement cohérent avec notre compréhension darwinienne du monde devrait en venir à accepter une vision anti-réaliste de la moralité. Selon l'auteure, le fait bien reconnu aujourd'hui par la psychologie morale que le contenu de nos jugements évaluatifs ait été grandement

*L'auteur est étudiant au doctorat en philosophie (Université du Québec à Montréal).

influencé par les forces de la sélection naturelle peut difficilement s'accommoder de la postulation de l'existence de vérités morales indépendantes et objectives. Face à ce fait, les défenseurs du réalisme moral se retrouveraient devant un dilemme ne pouvant être résolu qu'au prix de l'adoption de positions indéfendables ou alors fatidiques : soit *nier* une relation entre les forces darwiniennes sur l'évolution de nos attitudes évaluatives et les vérités morales indépendantes — ce qui mènerait à des conclusions sceptiques quant à la validité de nos jugements évaluatifs en général ; soit affirmer qu'il y *ait* une relation entre l'influence de la sélection naturelle et les vérités morales indépendantes, sans toutefois pouvoir offrir une explication satisfaisante de la nature de cette relation d'un point de vue scientifique.

L'idée est intéressante, certes. Mais comme nous venons de le souligner, celle-ci comporte son lot de détracteurs, Street reconnaissant elle-même que son argument peut être vulnérable à certaines critiques naturalistes. Cependant, l'examen des objections et réponses proposées par le camp réaliste à l'argument de Street peut laisser quelque peu « sur sa faim ». En effet, celles-ci ne semblent pas réussir à expliquer de manière satisfaisante un certain « miracle » de corrélation entre le développement de nos croyances normatives et les faits normatifs indépendants que postulent les réalistes. Dès lors, après avoir procédé à l'examen de l'argument de Sharon Street et de son dilemme darwinien afin d'en faire ressortir les éléments les plus importants, le présent article se penchera sur les réponses qu'offrent certains philosophes réalistes afin de déterminer en quoi la stratégie naturaliste n'est pas en mesure de répondre aux défis posés par l'argument de Street. Parmi ceux s'étant penchés avec sérieux sur la question, nous nous intéresserons particulièrement aux réponses de David Enoch, David Copp, Christine Tappolet et Mauro Rossi. Deux éléments de leurs réponses seront principalement examinés, tout d'abord à savoir si leur théorie respecte la taxonomie du réalisme moral que critique Street, et leur explication de la relation entre influences darwiniennes et les faits évaluatifs indépendants qu'ils postulent.

1. La prémisse évolutionniste

Le point de départ de l'argument de Street est ce qu'on peut appeler la prémisse évolutionniste. Selon une certaine branche de la biologie évolutionniste, la psychologie évolutionniste, le développement du cerveau et des traits cognitifs humains devrait être considéré comme ayant été sujet aux influences des forces de la sélection naturelle dans la même mesure que nos autres traits physiologiques¹. Ainsi, certaines tendances comportementales observées chez les humains pourraient être expliquées comme étant le résultat d'une adaptation à des circonstances et contraintes environnementales précises, incluant certaines tendances à « évaluer ». Street donne l'exemple de ce que la tendance humaine à valoriser la survie de ses propres descendants pourrait, selon cette idée, être autant susceptible d'une explication darwinienne que nos traits physiques comme notre bipédisme ou nos pouces opposés². Cette prémisse devra donc être acceptée pour que s'en suive le reste de l'argumentation, bien que selon l'auteur, même s'il ne s'agit pas ici d'y voir la *seule* source d'explication possible de nos traits cognitifs, il serait difficile d'un point de vue rationnel de réfuter une telle prémisse.

Dès lors qu'il est accepté que parmi l'ensemble des facteurs identifiables ayant pu influencer et modeler nos attitudes évaluatives, il nous est impossible de ne pas reconnaître l'importance des forces évolutives, plusieurs conclusions devront s'imposer selon la philosophe. Tout d'abord, il faudra reconnaître que certains jugements évaluatifs seront immanquablement bénéfiques à la reproduction et à la survie de l'espèce alors que d'autres types de jugements seront plutôt défavorables à ces fins. On pourra ainsi concevoir qu'il y aura eu d'importantes *pressions* poussant les individus de notre espèce à favoriser ces jugements puisqu'ils auront un effet direct sur leurs chances de survie et de reproduction. Dans cet ordre d'idées, il peut être avancé que malgré la diversité des valeurs, on peut

¹ Pour une critique de la psychologie évolutionniste voir par exemple Dupré, J. (2008), « Against Maladaptationism : or What's Wrong with Evolutionary Psychology ? ».

² Street, S. (2006), « A darwinian dilemma for realist theories of value », p. 113.

effectivement observer d'importants patterns et tendances dans les jugements évaluatifs des populations humaines qui seraient le résultat direct ou indirect du travail de l'influence de la sélection naturelle. Parmi ces tendances, Street en identifie six :

- (1) Le fait que quelque chose puisse promouvoir la survie d'un individu est une raison en faveur de cette chose.
- (2) Le fait que quelque chose puisse promouvoir les intérêts d'un membre de sa famille est une raison en faveur de cette chose.
- (3) Nous avons de plus grandes obligations d'aider nos propres enfants que d'aider des étrangers.
- (4) Le fait que quelqu'un m'ait bien traité est une raison de bien traiter cette personne en retour.
- (5) Le fait qu'une personne soit altruiste est une raison de l'admirer, de la louer et de la récompenser.
- (6) Le fait qu'une personne ait délibérément fait du mal à quelqu'un d'autre est une raison de l'éviter et de chercher à la punir³.

Selon l'auteur, une des preuves de la force de l'explication darwinienne de ces jugements évaluatifs serait qu'il est possible d'observer ces mêmes valeurs dans les tendances évaluatives les plus primitives de plusieurs animaux proches de nous. Les tendances à favoriser, rechercher et à promouvoir ce qui est bénéfique à la survie et à la reproduction sont en effet des tendances rudimentaires à évaluer qu'il est possible d'observer chez certains primates par exemple. Ainsi, il est possible d'entrevoir comment, de la même façon, les tendances évaluatives rudimentaires de nos ancêtres, ou « proto-jugements », résultant de l'adaptation à leurs circonstances environnementales, auront par la suite influencé, indirectement mais de manière permanente et indéniable, le développement du contenu de nos jugements évaluatifs. Nous disons *indirectement* puisque, selon Street, il n'est pas question ici de prétendre que l'ensemble de nos jugements évaluatifs résultent directement de tendances comportementales héritées de la sélection naturelle.

Il est cependant bien évident, pour la philosophe, que notre capacité à faire des jugements évaluatifs réflexifs, c'est-à-dire à

³ Street, S. (2006), « A darwinian dilemma for realist theories of value », p. 115. Nous traduisons.

favoriser et à valoriser certaines choses consciemment, ne sera venue que beaucoup plus tard dans l'évolution de l'espèce en comparaison à nos « tendances évaluatives rudimentaires ». Ainsi, bien que Street convienne que l'aspect réflexif de nos comportements évaluatifs est plus que nécessaire, il est de mise, selon elle, de reconnaître que d'autres influences causales auront joué d'importants rôles dans l'élaboration du contenu de nos jugements évaluatifs et de nos systèmes moraux. Par exemple, selon ce qu'avance la prémisse évolutionniste, les pressions de la sélection naturelle ont directement influencé nos « instincts évaluatifs primaires », et ceux-ci auront ensuite indirectement influencé le contenu de nos attitudes évaluatives de sorte que nos systèmes de jugements évaluatifs sont saturés de l'influence de la sélection naturelle.

À partir de cette prémisse, l'objectif de l'argument de Street sera de rendre compte du défi que représente la théorie évolutionniste pour le réalisme moral. En effet, pour la philosophe, il est évident que toute position réaliste devra se défendre de sa compatibilité avec le problème darwinien. Comme nous l'avons déjà vu, par réalisme moral l'auteure entend toute position postulant l'existence de vérités et de faits évaluatifs indépendants de toute forme d'attitude évaluative ; par vérités et faits évaluatifs il sera ainsi entendu qu'une chose X soit une raison pour Y, le fait que quelqu'un *doit* Y, que X est *bon* ou *bien* ou est à valoriser, etc., alors qu'une attitude évaluative sera plutôt un état de désir, d'approbation ou de désapprobation, ou encore une tendance à expérimenter X comme favorable à ou demandant Y, etc. Ainsi, la tâche du réaliste sera de prendre position quant à l'existence d'une relation entre les forces de la sélection naturelle qui ont largement influencé le contenu de nos jugements évaluatifs et les vérités et faits évaluatifs indépendants qu'il postule. Un exemple de vérité évaluative pourrait être ceci : nous devrions tous prendre plus particulièrement soin de nos propres enfants que des enfants des autres⁴. Il est alors question que la vérité d'un tel fait évaluatif ne dépende pas, selon ce que Street entend par réalisme moral, de ce que nous pourrions avoir comme attitude ou position vis-à-vis de ce fait. Comment alors expliquer notre croyance possible en ce fait en rapport au travail de la sélection naturelle ? Street affirme que le réaliste n'aura que deux

⁴ Exemple de vérité normative donnée par David Enoch dans l'introduction de *Taking Morality Seriously* (2011).

possibilités face à cette question : soit nier qu'il y ait une relation d'un à l'autre, ou bien tenter d'expliquer l'existence d'une telle relation.

2. La première branche du dilemme : nier une relation

La première option qu'auraient les réalistes moraux face au dilemme darwinien, affirme Sharon Street, serait de nier qu'il puisse y avoir une relation entre l'influence des forces darwiniennes sur le développement du contenu de nos jugements évaluatifs et les vérités morales. Cela tiendrait de ce que selon une certaine forme de réalisme moral, le réalisme non-naturaliste, la vérité d'un fait évaluatif serait *a priori* et toujours indépendante vis-à-vis de nos attitudes et positions évaluatives⁵, et donc qu'aucune influence du type défendu par la théorie évolutionniste n'aurait pu venir engendrer des vérités morales, ni même nous mener à les découvrir. Cependant, une telle position aurait pour conséquence de mener à une conclusion sceptique quant à la validité de nos croyances morales et de nos jugements évaluatifs puisqu'il faut reconnaître, comme l'avance Street, que nos systèmes de jugements évaluatifs sont saturés de l'influence des forces évolutives. S'il n'y a absolument aucune relation de l'une à l'autre, la philosophe avance qu'il nous faudrait alors en conclure que la plupart de nos jugements évaluatifs, puisque résultant de l'influence du travail de la sélection naturelle, seraient vraisemblablement faux (*off-track*), et que dans le cas où certains ne le seraient pas, cela ne devrait relever que de la pure chance (*mere chance*)⁶.

L'une des premières objections qu'entrevoit la philosophe que pourraient lui faire les réalistes serait d'avancer que ce serait par la pratique de la réflexion rationnelle qu'on en viendrait réellement à découvrir les vérités évaluatives, et non pas par le biais de forces naturelles ou autres. Cela expliquerait pourquoi on n'aurait pas à se soucier d'une relation quelconque entre la sélection naturelle et le développement du contenu de nos jugements évaluatifs. Encore une

⁵ Il ne s'agit pas ici seulement de nos attitudes évaluatives individuelles, d'ailleurs peu pertinentes à l'analyse, selon Street, mais plutôt de l'ensemble possible de nos évaluations ou de systèmes évaluatifs présents dans nos populations. Voir Street, S. (2006), « A darwinian dilemma for realist theories of value », p. 111.

⁶ *Ibid.*, p. 122.

fois, cependant, l'auteur rappelle qu'il n'est en aucun cas question pour elle de nier l'ensemble des éléments ayant pu influencer et modeler le contenu de nos systèmes moraux, encore moins d'amoindrir l'importance de l'aspect réflexif de notre expérience morale. Par contre, devant la possibilité d'une telle critique, elle réaffirme ce que même la plupart des réalistes moraux s'accorderont à reconnaître, c'est-à-dire qu'il est déraisonnable de considérer la réflexion rationnelle comme une activité ayant part à *l'extérieur du cadre de nos jugements évaluatifs*. Comme lorsqu'il est question de réfléchir à nos jugements évaluatifs il nous est possible de ne les comparer qu'à la lumière d'autres jugements évaluatifs fondamentaux et de leur cohérence avec des faits non-évaluatifs, il faut alors reconnaître que l'ensemble de tous ces principes et jugements évaluatifs à la base de notre réflexion rationnelle pourront (et auront) eux aussi avoir été influencés par les pressions de la sélection naturelle⁷. L'option de nier toute forme de relation entre l'influence des forces darwiniennes sur le développement du contenu de nos jugements évaluatifs et les vérités évaluatives indépendantes se voit donc plutôt difficile à tenir, nous dit Sharon Street, puisqu'il aura été démontré que si tel était le cas, il faudrait en venir à la conclusion sceptique que la plupart de nos jugements évaluatifs seraient faux (*off-track*) ou qu'ils ne pourraient être justes que par pur hasard (*by mere chance*) et ce, même si on voulait faire appel à la réflexion rationnelle comme principe à la fondation de nos systèmes de jugements évaluatifs.

3 La deuxième branche du dilemme : affirmer une relation

3.1 La relation de détection (ou le tracking account)

Une deuxième option face au dilemme darwinien se présenterait donc aux réalistes moraux, nous dit Street : celle d'affirmer qu'il y aurait effectivement une relation entre l'influence de la sélection naturelle sur le développement du contenu de nos jugements évaluatifs et les vérités évaluatives indépendantes qu'ils postulent. Resterait alors à déterminer de quel type de relation il s'agirait et à expliquer comment une telle relation pourrait prendre forme. Une façon d'entrevoir une telle proposition, sûrement la seule qu'entrevoit

⁷ *Ibid.*, p. 124.

Street, serait de postuler que la sélection naturelle aura eu pour effet de nous porter vers les vérités évaluatives en quelque sorte, qu'il y aura eu une relation de détection (*a tracking-relation*). Dans cette perspective, il serait considéré que la connaissance (ou reconnaissance) des vérités évaluatives indépendantes constituerait un *avantage évolutif*, ce qui aurait ainsi motivé les individus à développer des tendances à favoriser, à rechercher et à promouvoir les comportements et jugements allant dans le sens de ces vérités. Ainsi, nos ancêtres auraient été *sélectionnés* pour leurs habiletés cognitives et leurs capacités à reconnaître les vérités évaluatives de la même manière que « la vitesse du guépard et les longs cous des girafes » l'auront été, ces caractéristiques représentant d'importants avantages pour la survie et la reproduction⁸.

Cependant, bien qu'une telle explication se veuille scientifique, nous dit Street, elle présente une difficulté non négligeable : il reste à démontrer comment la connaissance de *vérités évaluatives indépendantes* pourrait constituer un avantage pour la survie et la reproduction ? L'auteur est sceptique quant à l'idée qu'une telle chose puisse être avancée de façon satisfaisante⁹. L'affirmation d'un fait ne peut en elle-même être avancée comme explication de l'avantage évolutif que consisterait la capacité à savoir discerner cette vérité parmi d'autres. En fait, nous dit Street, il est concevable d'imaginer un ensemble de connaissances *vraies* qu'il serait, strictement du point de vue de la sélection naturelle, désavantageux de posséder, considérant les ressources et l'énergie que le développement de telles capacités et l'acquisition de ces connaissances nécessiteraient, comme le savoir astrophysique par exemple.

3.2 *Le scénario de l'adaptation (adaptive account)*

Alors qu'il semble impossible pour la philosophe de démontrer que nos tendances à faire certains jugements évaluatifs s'expliqueraient du fait que ces jugements *sont vrais* et qu'ils sont en accord avec des vérités évaluatives indépendantes, une autre explication semble se présenter de manière plus satisfaisante aux vues de la compréhension darwinienne de notre développement cognitif,

⁸ *Ibid.*, p. 126.

⁹ *Ibid.*, p. 130.

soit le scénario de l'adaptation, ou *adaptive link account*. Plutôt que de postuler des vérités et faits évaluatifs *a priori* de notre expérience comme la théorie de la détection (*tracking-account*), il suffirait d'avancer que nos tendances à faire certains jugements évaluatifs s'expliqueraient du fait que ces jugements auraient forgé des liens adaptatifs entre les circonstances dans lesquelles évoluaient nos ancêtres et leurs réactions à ces circonstances, les amenant à agir, à se sentir et à croire de manière avantageuse pour la survie et la reproduction. Autrement dit, certains de nos jugements évaluatifs, comme la croyance que nous devrions prendre plus particulièrement soin de nos enfants plutôt que de ceux des autres, peuvent s'expliquer du fait que nous avons développé la tendance à croire comme vrais certains jugements parce que ceux-ci représentaient un avantage du point de vue de l'évolution en favorisant la survie et la reproduction de l'espèce. Ainsi, de manière analogue aux mécanismes nous ayant amenés comme espèce à développer toutes sortes de traits physiologiques ayant pour fonction de nous rendre aptes à répondre à nos circonstances de façon favorable à la survie et à la reproduction, comme le réflexe de retirer sa main d'une surface chaude, la fonction des jugements évaluatifs rudimentaires de nos ancêtres, ou « proto-jugements », ont eu pour fonction de nous rendre aptes à répondre à nos circonstances de manière adaptative, qui eux ont par la suite indirectement, mais de manière définitive, influencé le contenu de nos jugements évaluatifs.

Pour la philosophe, il ne fait donc aucun doute que l'explication du scénario de l'adaptation est plus satisfaisante que sa rivale réaliste, la théorie de la détection. Cela tient selon elle au fait a) que l'explication est plus parcimonieuse puisqu'elle ne postule pas l'existence de vérités et de faits évaluatifs indépendants, b) qu'elle est plus claire dans la nature de la relation entre l'influence de la sélection naturelle et le contenu de nos jugements évaluatifs, et c) qu'elle est plus efficace dans son explication du phénomène puisqu'elle permet de prédire et d'expliquer de manière plausible la tendance de nos jugements évaluatifs.

Il faut souligner que bien que l'argument de Street s'appuie sur la prémisse évolutionniste et s'élabore autour de considérations « darwiniennes », l'idée principale derrière celui-ci dépasse largement ce contexte spécifique. En effet, comme le reconnaît David Enoch, la

forme que prend l'argument du dilemme darwinien pourrait s'appliquer à toute forme d'explication causale (même non darwinienne) capable d'expliquer pourquoi nous tenons certaines croyances normatives¹⁰. Il reviendrait alors au réaliste de répondre au défi épistémologique de justifier qu'il y ait une corrélation entre ces croyances normatives et les vérités normatives indépendantes qu'il postule. L'argument de Street semble donc bel et bien avoir toute sa pertinence dans le débat sur le réalisme, surtout dans un contexte où la force des explications causales disponibles sur le développement de nos croyances normatives ne peut être négligée.

4 Objections et réponses à l'argument de Street

4.1 *La taxonomie réaliste de Street*

Bien sûr, plusieurs critiques et objections pourraient être faites à l'argument de Sharon Street. Elle-même dans son article entrevoit trois principales objections auxquelles elle tente de répondre, dont une qui nous intéressera ici particulièrement : l'objection naturaliste. La philosophe reconnaît que son argument s'attaque tout particulièrement à des formes non-naturalistes de réalisme. Un tel réalisme est parfaitement incarné dans la pensée de David Enoch qui soutient que les faits évaluatifs, normatifs et moraux sont non réductibles, parfaitement objectifs, universels et absolus, et sont donc complètement indépendants de toute forme de réponse ou d'attitude. Dans les mots d'Enoch, un tel réalisme « rejette l'idée naturaliste [...] selon laquelle les faits normatifs ne sont en rien différents des faits naturels¹¹ ». Le philosophe reconnaît cependant que le réalisme non-naturaliste se trouve dans une position difficile face au dilemme darwinien étant donné que les faits normatifs qu'il défend devraient aussi être, puisqu'entièrement indépendants, causalement inertes¹². Il

¹⁰ Enoch, D. (2011), *Taking Morality Seriously*, p. 164.

¹¹ *Ibid.*, p. 4.

¹² Enoch compare la position du réalisme non-naturaliste au platonisme mathématique en ce qu'il défend des vérités qui « sont supposées être indépendantes des mathématiciens et de leurs croyances, et ainsi les croyances des mathématiciens ne sont pas causalement (ou constitutivement) responsables des vérités mathématiques. » *Ibid.*, p. 159. Nous traduisons

s'accorde donc d'une certaine façon avec la conclusion de Street selon laquelle faire appel à une certaine capacité rationnelle qui serait capable de percevoir ces faits normatifs indépendants ne saurait répondre à la nécessité d'expliquer notre connaissance de ceux-ci, puisqu'elle devrait alors être une faculté perceptuelle causale, ou non. D'affirmer qu'elle est une faculté causale signifierait que les faits qu'elle permet de percevoir ne pourraient pas être causalement inertes, alors que d'affirmer qu'elle ne serait pas une faculté causale rendrait impossible d'expliquer la corrélation entre nos croyances normatives et les faits normatifs indépendants¹³. Les vérités normatives indépendantes que postule le non-naturalisme ne pourraient donc pas en elles-mêmes être responsables de nos croyances normatives.

Une stratégie que pourrait alors adopter un réaliste moral pour répondre au dilemme de Street serait de défendre justement une vision *naturaliste* des faits évaluatifs et d'avancer que ceux-ci sont identiques à certains faits naturels. En avançant ainsi que les faits moraux sont réductibles à des faits naturels, il deviendrait alors possible d'affirmer que de manière analogue à la façon dont nous avons été sélectionnés pour être capables d'identifier, avec nos jugements non-évaluatifs, des faits comme les feux, les prédateurs et les falaises, nous avons aussi été sélectionnés pour être capable d'identifier avec nos jugements évaluatifs les faits évaluatifs, qui sont identiques avec certains faits naturels.

Pour être en mesure de relever les défis que pose le dilemme darwinien, Street avance qu'une telle théorie devra alors répondre à deux conditions¹⁴. A) D'abord, celle d'identifier précisément *quels* faits naturels sont identiques aux vérités et faits évaluatifs indépendants, en plus d'être en mesure d'expliquer *comment* nous en serons venus à être capables d'identifier, de valoriser et de rechercher ces faits naturels. B) Comme deuxième condition, la position naturaliste, pour qu'elle soit considérée comme véritablement réaliste, devra se défendre de faire appel à une identité des faits évaluatifs à des faits

¹³ Enoch, D. (2011), *Taking Morality Seriously*, p. 163. Pour le philosophe il n'est cependant pas question que l'argument de Street *réfute* la possibilité du réalisme non-naturaliste, mais ne pose qu'un défi à sa défense.

¹⁴ Street, S. (2006), « A darwinian dilemma for realist theories of value », p. 136-137.

naturels, *N*, qui seraient reliés d'une quelconque façon à des *attitudes évaluatives*. Par exemple, une position naturaliste avançant qu'une vérité évaluative *Y* serait identique au fait naturel *N* « ce qui est considéré *Y* par le plus grand nombre » ne saurait être reconnue comme véritablement réaliste selon la taxonomie qu'emploie Street.

Cependant, advenant qu'il serait possible d'avancer une telle position naturaliste, la philosophe considère tout de même qu'elle serait menacée par le même dilemme darwinien. En effet, pour identifier quels faits naturels seraient identiques à des faits évaluatifs indépendants, Street nous rappelle qu'il serait nécessaire de faire appel à l'ensemble de nos jugements évaluatifs fondamentaux. Comme le reconnaît Enoch, le dilemme darwinien demande de pouvoir expliquer la corrélation entre nos croyances évaluatives et les faits évaluatifs indépendants que postulent les réalistes¹⁵. Affirmer que certains faits naturels seraient identiques à des faits évaluatifs serait donc le type de jugement précis que la question du dilemme demande d'expliquer. Cependant, pour la philosophe, il a déjà été établi que le contenu de nos jugements évaluatifs aura été grandement influencé par les forces de la sélection naturelle. Il serait donc question que le réaliste naturaliste fasse appel à un jugement normatif pour justifier ses autres jugements normatifs substantiels. Il reviendrait alors encore une fois au réaliste de prendre position sur la nature de la relation qu'aurait l'influence de la sélection naturelle sur le développement du contenu de nos jugements évaluatifs et l'identification des faits naturels étant identiques aux faits évaluatifs indépendants. Les deux mêmes options se présenteraient avec les mêmes conséquences, soit nier qu'il y ait une relation, ou alors postuler une relation de détection, ce qui reconduit la philosophe à avancer que de telles démarches ne sauraient être fructueuses et que seule l'explication du scénario de l'adaptation peut réussir à rendre compte du phénomène¹⁶.

¹⁵ Enoch, D. (2011), *Taking Morality Seriously*, p. 159.

¹⁶ Street, S. (2006), « A darwinian dilemma for realist theories of value », p. 141.

4.2 L'argument du troisième facteur, de la quasi-détection et de l'harmonie préétablie

Plusieurs auteurs auront bien sûr défendu une position critique face à l'argument de Street. Même si pour certains, comme David Copp, l'idée que les forces darwiniennes aient pu influencer le contenu de nos jugements moraux semble déroutante (*puzzling* est le terme qu'il utilise)¹⁷, il reste que beaucoup acceptent qu'il s'agit d'une hypothèse recevable, et qu'elle mérite qu'on s'y attarde avec sérieux. Ainsi, plusieurs philosophes, tels David Copp, David Enoch, Christine Tappolet et Mauro Rossi, reconnaissant la force du dilemme darwinien, auront cependant voulu réfuter les conclusions antiréalistes de Sharon Street.

En effet, selon eux, une autre option permettant d'affirmer l'existence de faits évaluatifs indépendants que celles présentées par Street s'offre aux réalistes naturalistes pour répondre au dilemme. Plutôt que de devoir nier une relation entre les faits évaluatifs indépendants et nos croyances évaluatives, ou alors postuler un *tracking-account*, les philosophes proposent qu'il est possible d'entrevoir une explication de cette corrélation par l'entremise d'un troisième facteur, ou encore d'un scénario d'une relation de quasi détection (*quasi-tracking account*)¹⁸.

En effet, pour éviter les conclusions sceptiques du dilemme darwinien, les philosophes avancent l'idée suivante : les forces de la sélection naturelle, plutôt que d'avoir eu pour effet de nous amener à développer des jugements évaluatifs qui suivraient directement les faits évaluatifs indépendants comme le voudrait le *tracking-account*, nous auraient amenés à suivre de manière *approximative* ces faits évaluatifs indépendants par l'entremise d'un troisième facteur. Ce troisième facteur serait alors des faits naturels qui eux pourraient expliquer que nous ayons développé des croyances évaluatives

¹⁷ Copp, D. (2008), « Darwinian Skepticism about Moral Realism », p. 188.

¹⁸ Alors que Tappolet et Rossi empruntent directement la terminologie de l'argument du troisième facteur d'Enoch, Copp parle plutôt d'une théorie de quasi-détection. Cependant, Enoch propose dans la note 36 de son chapitre sur le défi épistémologique que l'argument de Copp pourrait être interprété comme utilisant la même stratégie argumentative que celle qu'il propose. C'est cette interprétation qui sera ici privilégiée.

avantageuses pour la survie, mais qui iraient tout de même dans le sens des faits évaluatifs indépendants de par la proximité des faits naturels et des faits évaluatifs en question. C'est pourquoi Enoch fait référence à la notion d'harmonie préétablie pour expliquer la stratégie argumentative. Il serait alors possible d'expliquer causalement comment nos croyances évaluatives ont été influencées par les forces de l'évolution tout en justifiant leur proximité aux vérités évaluatives à un degré épistémologique suffisant¹⁹.

Comme le rappelle David Copp, pour qu'elle réponde aux conditions du dilemme darwinien, une telle théorie nécessiterait bien évidemment d'affirmer que cette capacité à « approximer » les vérités morales dans nos jugements évaluatifs ait été développée *parce qu'elle* faisait partie d'un système adaptatif permettant de favoriser la survie et la reproduction de nos ancêtres. Elle devra aussi se trouver en mesure de rendre compte de comment nos jugements évaluatifs peuvent avoir tendance à « approximer » les vérités évaluatives indépendantes, ce qui nécessitera alors de faire appel à une théorie des « conditions de vérité » des faits évaluatifs²⁰.

4.3 Des conditions de vérité objectives

Ainsi, alors que Copp, Enoch, Tappolet et Rossi s'entendent sur la stratégie que devrait adopter une défense du réalisme face au dilemme darwinien, ils proposent trois possibilités différentes pour expliquer comment nos jugements évaluatifs en viennent à approximer les faits évaluatifs indépendants.

David Enoch est cependant assez modeste dans ce qu'il propose comme conditions de vérité des jugements évaluatifs, avançant qu'il serait raisonnable de considérer d'un point de vue substantiel que les visées de l'évolution, soit la survie et le succès reproductif, sont, pour le moins, des choses bonnes. Admettant qu'il est plus engagé envers la stratégie argumentative du troisième facteur et de l'harmonie préétablie qu'il défend qu'envers le détail de son explication, le philosophe avance toutefois que pour le bien de l'argument, il serait

¹⁹ Copp, D. (2008), « Darwinian Skepticism about Moral Realism », Enoch, D. (2011), *Taking Morality Seriously*, Tappolet, C. et M. Rossi (2017), « The Evolutionary Debunker Meets Sentimental Realism ».

²⁰ Copp, D. (2008), « Darwinian Skepticism about Moral Realism », p. 198.

raisonnable de s'appuyer sur la supposition que les visées de l'évolution sont en fait préférables à ses alternatives²¹.

Dans sa réponse à Sharon Street, David Copp soutient quant à lui que sa théorie morale socio-centrée (*Society-centered moral theory*) peut rendre compte de comment nos jugements évaluatifs tendent à suivre les faits évaluatifs indépendants. Pour Copp, il est question que sa théorie permette tout d'abord de reconnaître quels jugements évaluatifs concordent avec les faits évaluatifs. Le philosophe décrit sa théorie comme un fonctionnalisme moral, car pour ce dernier, le point de départ de nos considérations morales devrait être l'idée que la fonction de la moralité est de permettre à une société de satisfaire ses besoins en nous motivant à vivre ensemble de manière pacifique, coopérative et productive. Ainsi, un code moral ayant cours dans une société, dans la mesure où il servirait au mieux cette fonction, permettrait d'établir des conditions de vérité objectives des jugements évaluatifs. Dès lors, un jugement évaluatif serait vrai seulement s'il correspond à une norme morale qu'implique le code moral servant au mieux une société. En d'autres termes, selon la théorie fonctionnaliste de Copp, une croyance normative ou un jugement normatif *Y* serait vrai si et seulement si le contenu de *Y* était identique avec les faits naturels « ce qui est bon pour la société *S* ». Il apparaîtrait alors à la lumière de ce principe, selon le philosophe, que le bien et le mal seraient donc vraisemblablement rationnels.²²

Dans « The Evolutionary Debunker Meets Sentimental Realism », Tappolet et Rossi proposent quant à eux que le point de départ de nos considérations sur l'identité des faits évaluatifs indépendants ne devrait être nul autre que nos émotions. En effet, pour ces derniers, c'est en faisant appel à une théorie perceptuelle des émotions qu'il nous serait possible de comprendre comment nous pouvons justifier nos croyances évaluatives comme correspondant à des faits évaluatifs pleinement objectifs. Selon cette théorie, les émotions sont des expériences perceptuelles de propriétés évaluatives. Il serait alors possible de considérer que ces propriétés évaluatives sont objectives dans la mesure où nos réactions émotionnelles peuvent être objectivement appropriées, d'où l'appellation de réalisme

²¹ Enoch, D. (2011), *Taking Morality Seriously*, p. 168.

²² Copp, D. (2008), « Darwinian Skepticism about Moral Realism », p. 198-201.

sentimentaliste qu'ils donnent à leur position. Les philosophes donnent comme exemple qu'un sentiment d'admiration devant une personne peut être approprié seulement si *dans les faits* cette personne est admirable²³. Ainsi, bien que la théorie fait appel à des concepts qui font référence à nos réactions émotionnelles, elle s'inscrit bel et bien dans la lignée des théories réalistes en ce qu'elle défend qu'une propriété comme *admirable* est un fait objectif. Dès lors, comme il est question pour les tenants de la théorie perceptuelle que nos croyances évaluatives soient justifiées lorsqu'elles se basent sur des réactions émotionnelles appropriées, il serait possible de considérer qu'une chose est bonne ou mauvaise s'il est approprié d'être en faveur ou en défaveur de cette chose, c'est-à-dire d'avoir un sentiment positif ou négatif par rapport à elle²⁴.

4.4 Répondre au dilemme darwinien

Utilisant ces points de départ épistémologiques, il ne fait alors aucun doute pour ces philosophes qu'il serait possible de fournir aux réalistes une façon satisfaisante d'éviter les pièges du dilemme darwinien. En prêtant des conditions de vérité aux jugements évaluatifs tel que le stipule la théorie morale socio-centrée et le réalisme sentimentaliste, ou en partant d'une position substantielle comme celle que propose Enoch, on pourrait entrevoir comment l'influence de la sélection naturelle sur le développement du contenu de nos jugements évaluatifs peut avoir amené ces jugements à « approximer » les vérités morales indépendantes.

Par exemple, David Enoch considère que s'il est permis de tenir pour acquis que les visées (*aims*) de l'évolution sont bonnes, soit la survie et la reproduction, on peut alors voir comment, sous l'influence de l'évolution, nos croyances évaluatives se sont développées dans les sens des vérités évaluatives. Tout d'abord, le philosophe reconnaît que l'influence causale des forces de la sélection naturelle nous a amenés à développer des croyances évaluatives *parce qu'elles* étaient bénéfiques à la survie et à la reproduction, et non pas parce qu'elles étaient des croyances « vraies ». En d'autres mots, une

²³ Tappolet, C. et M. Rossi (2017), « The Evolutionary Debunker Meets Sentimental Realism », p. 178.

²⁴ *Ibid.*, p. 181.

façon efficace de promouvoir les comportements utiles à l'évolution a été de nous amener à croire qu'il était « bien » d'agir en ce sens. Toutefois, comme la survie et la reproduction sont de bonnes choses dans les faits, il en résulte qu'agir de manière à promouvoir la survie et la reproduction est effectivement une bonne chose. Les mécanismes de la sélection naturelle nous ont donc, dans un mouvement d'harmonie préétablie, poussé à développer des croyances qui vont dans le sens des vérités normatives indépendantes.

Pour Copp, on doit plutôt se rendre à l'évidence que ce qui est bon pour la survie et la reproduction de l'espèce est très largement bon pour la société. Les forces de l'évolution, en nous amenant à développer des croyances normatives avantageuses pour la survie et la reproduction, nous ont donc « poussés » à développer des croyances normatives allant dans le sens des faits normatifs indépendants, c'est-à-dire des faits normatifs permettant à une société de satisfaire ses besoins. Ainsi, si les conditions de vérité des jugements normatifs proposées par Copp sont acceptées, s'impose la conclusion qu'un troisième facteur permet de rendre compte du rapport entre forces darwiniennes et vérités évaluatives indépendantes. Plutôt que d'avoir directement « détecté » les vérités évaluatives indépendantes comme le voudrait le *tracking-account*, les forces de la sélection naturelle auront cependant eu une relation de « quasi-détection » de ces vérités²⁵.

Finalement, selon la théorie perceptuelle que défendent Tappolet et Rossi, favoriser une chose signifierait avoir un sentiment positif par rapport à elle, tandis qu'être en défaveur d'une chose serait avoir un sentiment négatif par rapport à elle. La théorie stipule aussi que les émotions sont des expériences perceptuelles de valeurs objectives. Les auteurs proposent alors la chose suivante : la plupart du temps, ce qui est avantageux pour un individu d'un point de vue évolutionniste le sera aussi largement pour son bien-être. Dès lors, l'évolution, en sélectionnant nos attitudes évaluatives et émotions pour qu'elles favorisent notre survie et notre reproduction, aura de ce fait sélectionné des émotions augmentant notre bien-être. Ainsi, en ce qu'il permettrait de renforcer a) les émotions positives favorisant les faits positifs, et b) les émotions négatives menant à éviter et à dévaloriser ceux qui sont mauvais, le bien-être serait alors le principe

²⁵ Copp n'utilise pas la terminologie de « troisième facteur », mais parle en effet plutôt en termes de relation de quasi-détection.

général d'harmonie préétablie pouvant expliquer que nous développons, sous l'influence des forces de la sélection naturelle, des croyances évaluatives en accord avec les faits évaluatifs objectifs à un degré épistémologique suffisant²⁶.

5. Des solutions satisfaisantes ?

Les solutions au dilemme darwinien que proposent les philosophes semblent en effet pouvoir répondre de façon plausible à celui-ci en proposant une justification de la corrélation entre les effets de la sélection naturelle sur le développement de nos croyances évaluatives et les vérités évaluatives indépendantes par l'entremise d'un troisième facteur. Tout d'abord, les positions semblent respecter les deux conditions de Street, soit celles A) d'identifier précisément *quels* faits naturels sont identiques aux vérités et faits évaluatifs indépendants, en plus d'être en mesure d'expliquer *comment* nous en sommes venus à être capable d'identifier, favoriser, valoriser et rechercher ces faits naturels, et B) peuvent être considérées comme véritablement réalistes, car l'identité des faits évaluatifs à des faits naturels ne repose pas sur des attitudes évaluatives. Dans le cas du réalisme sentimentaliste de Tappolet et Rossi, on se rappelle qu'il considère les faits évaluatifs comme des faits objectifs et se trouve donc en accord avec la deuxième condition malgré qu'il réfère à des émotions.

Il est cependant permis d'être sceptique quant à l'idée que Sharon Street puisse trouver leurs réponses satisfaisantes. Tout d'abord, Copp lui-même admet que sa réponse dépend de ce qu'on accepte ses conditions de vérité pour les propositions morales et sa *society-centered moral theory*, et qu'une critique de son argument devrait donc se faire sur la base de sa théorie plutôt que sur la question de savoir si elle est compatible avec le dilemme darwinien. La même conclusion s'impose alors quant à la théorie perceptuelle des émotions dont dépend la réponse de Tappolet et Rossi. Cependant, l'une des critiques qu'il serait possible de faire aux théories proposées est qu'il semblerait toujours que les conditions de vérité qu'elles proposent soient malgré tout susceptibles de devoir répondre au dilemme darwinien. Ainsi,

²⁶ Tappolet, C. et M. Rossi (2017), « The Evolutionary Debunker Meets Sentimental Realism », p. 188-189.

dans les solutions au dilemme que les réalistes présentent, même s'il n'est pas question que les forces de la sélection naturelle nous aient amenés à « détecter » directement les vérités normatives indépendantes, il reste que pour être en mesure d'affirmer que nos croyances « approximent » ces vérités, il est nécessaire de pouvoir les identifier. Comme le reconnaissent d'ailleurs Enoch, Copp, Tappolet et Rossi, l'idée même qu'il soit possible de désigner les faits naturels identiques aux faits évaluatifs indépendants peut être remise en question par les opposants au réalisme²⁷. Comme nous l'avons déjà vu, Street considère qu'il serait possible de concevoir que de telles considérations pourraient faire appel à des principes et jugements évaluatifs qui eux-mêmes auront été grandement influencés par les forces darwiniennes²⁸. La défense de conditions de vérité des faits évaluatifs indépendants devrait donc faire face à un dilemme de second ordre : elle devra se positionner sur la relation entre l'influence de la sélection naturelle sur le développement des jugements normatifs qui auront été nécessaires à identifier ces conditions de vérité et les faits normatifs indépendants.

Copp croit pourtant que sa théorie peut s'éviter d'avoir à s'encombrer d'un dilemme darwinien de second ordre de ce genre. Selon lui, nos croyances sur les conditions de vérité de nos jugements normatifs n'ont pas la connexion directe au comportement qu'ont nos croyances morales de premier ordre et peuvent donc s'abstraire de l'influence des forces darwiniennes. Ces croyances seraient plutôt de l'ordre de positions philosophiques et non pas des positions morales normatives²⁹. Cela signifierait que nos considérations sur les conditions de vérité n'auraient pas pu être influencées par les forces darwiniennes de la même manière que l'auraient été nos jugements évaluatifs. Ainsi, il serait improbable que le contenu de nos considérations philosophiques ait pu être formé par les pressions de la sélection naturelle.

²⁷ Enoch, D. (2011), *Taking Morality Seriously*, p. 175, Copp, D. (2008), « Darwinian Skepticism about Moral Realism », p. 203, Tappolet, C. et M. Rossi (2017), « The Evolutionary Debunker Meets Sentimental Realism », p. 186.

²⁸ Se référer au dernier paragraphe de la section 4.1.

²⁹ Copp, D. (2008), « Darwinian Skepticism about Moral Realism », p. 203-204.

Dans sa réponse à la solution que propose Copp au dilemme darwinien, Sharon Street rejette cependant une telle idée. Comme nous l'avons déjà établi, pour cette dernière, il est déraisonnable de considérer la réflexion rationnelle comme une activité ayant part à *l'extérieur du cadre de nos jugements évaluatifs*³⁰. Il ne fait donc aucun doute qu'il est nécessaire de se référer à un ensemble de jugements normatifs pour arriver à défendre que les faits normatifs indépendants sont identiques à « ce qui permet à la société de satisfaire ses besoins », « ce qui promeut le bien-être » ou encore « sont identiques aux visées de l'évolution ». Pour Street, faire appel à une méthode d'équilibre réflexif ne suffirait pas à justifier l'idée que nos considérations sur les conditions de vérité des jugements normatifs sont à l'abri des effets de l'influence de la sélection naturelle. Selon elle, il serait plutôt question que ce soit par la comparaison et la généralisation des observations et des expériences qu'on puisse en venir à une synthétisation des principes singuliers en un principe général. Ainsi, un principe général sur les conditions de vérité des jugements normatifs ne serait rien d'autre qu'une systématisation de ces jugements substantiels³¹. Dès lors, comme il a été établi que le contenu de nos jugements normatifs est saturé de l'influence de la sélection naturelle, il en résulte qu'un principe général des conditions de vérité de ces jugements ne fera que refléter cette influence. En d'autres mots, la philosophe réitère qu'il faut se rendre à l'évidence que c'est parce que cela se trouvait avantageux pour la survie et la reproduction que nous avons été amenés à croire que ce qui est moralement juste est « ce qui permet à la société de satisfaire ses besoins », « ce qui promeut le bien-être » ou que « les visées de l'évolution sont bonnes ». Ainsi, pour Street, de réaffirmer que c'est « objectivement moralement juste de X, Y, ou Z », et ensuite de pointer que c'est l'évolution qui nous a mené à le croire n'aide en rien à démontrer en quoi X, Y, ou Z est une vérité indépendante et à expliquer la coïncidence entre nos croyances normatives et ces vérités « indépendantes ».

Comme David Enoch semble d'ailleurs le reconnaître lui-même, une réponse au dilemme darwinien faisant appel à un troisième

³⁰ Voir section 2.

³¹ Street, S. (2008), « Reply to Copp : Naturalism, Normativity, and the Varieties of Realism worth Worrying About », p. 215.

facteur et à une notion d'harmonie préétablie, ou encore à un principe de quasi-détection, laisserait donc place malgré tout à un certain « miracle » de corrélation entre le développement de nos croyances normatives et les faits normatifs indépendants qu'il ne serait pas possible d'expliquer. Le philosophe croit cependant que, même si le réalisme perd alors des « points de plausibilité » devant le défi épistémologique que pose le dilemme darwinien, il ne s'en suivrait pas nécessairement, comme le prétend Street, que le poids de ce fardeau suffirait à justifier qu'on doive passer à l'anti-réalisme³². Pourtant, s'il était question que défendre une position réaliste mène à des conclusions sceptiques quant à la validité de nos jugements évaluatifs en général, comme semble le démontrer le dilemme darwinien, l'adhésion du réaliste moral à sa position philosophique ne semble-t-elle pas alors tenir d'un certain présupposé favorable ? Sharon Street prétend que ce présupposé aurait vraisemblablement la forme d'un engagement ontologique aveugle, voir d'un acte de foi, faisant du réalisme moral une forme de « religion » un peu étrange³³.

Conclusion

Nous voyons ainsi en quoi les défenseurs du réalisme moral n'ont d'autre choix que de reconnaître la force du dilemme darwinien de Sharon Street et du défi épistémologique qu'il représente. Bien sûr, le dilemme repose sur l'acceptation de la prémisse évolutionniste. Il pourrait alors être intéressant d'aborder une critique de l'argument de Street sous cet angle — et ce n'est pas la littérature qui manque pour le faire³⁴. Cependant, comme nous l'avons souligné, l'idée principale de l'argument de la philosophe dépasse largement le contexte spécifique de cette prémisse. Comme le reconnaît d'ailleurs David Enoch, la forme que prend l'argument du dilemme darwinien pourrait s'appliquer à toute forme d'explication causale (même non darwinienne) capable d'expliquer pourquoi nous tenons certaines croyances normatives³⁵. C'est donc à l'idée même qu'il puisse y avoir

³² Enoch, D. (2011), *Taking Morality Seriously*, p. 170-171.

³³ Street, S. (2016), « Objectivity and truth : You'd better rethink it », p. 6.

³⁴ Encore une fois, se référer par exemple à John Dupré, « Against Maladaptationism : or What's Wrong with Evolutionary Psychology ? »

³⁵ Enoch, D. (2011), *Taking Morality Seriously*, p. 164.

une forme « d'ordre normatif préétabli du monde » que s'attaque l'argument de la philosophe. Street ne cache pas que son argument a aussi pour but d'ouvrir la porte à une compréhension plutôt constructiviste de notre normativité. Pour elle, seul le constructivisme pourrait arriver à répondre au premier rôle qu'elle reconnaît à la métaéthique, soit celui de réconcilier notre compréhension de la moralité avec notre compréhension naturaliste du monde³⁶. Comme le reste des phénomènes naturels, la moralité, et la normativité de manière plus générale, devrait se concevoir comme soumise à l'explication causale. Pour Street, la normativité ne serait pas autre chose qu'un produit de l'attitude de valorisation d'un agent, de ce qu'implique son point de vue pratique. Ainsi, plutôt que de chercher à postuler des valeurs objectives comme le veulent les réalistes, il faudrait plutôt se rendre à l'évidence que toute normativité découle de ce qu'implique un point de vue pratique d'un agent et qu'il n'existe *rien de moral* en dehors de ce point de vue.³⁷

Bibliographie

- Copp, D. (2008), « Darwinian Skepticism about Moral Realism », *Philosophical Issues*, vol. 18, p. 186-206.
- Dupré, J. (2008), « Against Maladaptationism : or What's Wrong with Evolutionary Psychology ? », dans *Knowledge as Social Order*, Massimo Mazzotti (éd.), Londre, Routledge, p. 165-180.
- Enoch, D. (2011), *Taking Morality Seriously*, Oxford, Oxford University Press.
- Street, S. (2006), « A darwinian dilemma for realist theories of value », *Philosophical Studies*, vol. 127, p. 109-166.
- Street, S. (2008), « Reply to Copp : Naturalism, Normativity, and the Varieties of Realism worth Worrying About », *Philosophical Issues*, vol. 18, p. 207-228.
- Street, S. (2010), « What is Constructivism in Ethics and Metaethics ? », *Philosophy Compass*, vol. 5, p. 363-384.
- Street, S. (2016), « Objectivity and truth : You'd better rethink it », *Oxford Studies in Metaethics*, vol. 11, p. 293-333.

³⁶ Street, S. (2010), « What is Constructivism in Ethics and Metaethics ? », p. 363-365.

³⁷ *Ibid.*

Tappolet, C. et M. Rossi (2017), « The Evolutionary Debunker Meets Sentimental Realism », dans *Facts and Values: The Ethics and Metaphysics of Normativity*, Giancarlo Marchetti et Sarin Marchetti (éds.), Londre, Routledge, p. 176-195.